

vous présentant, comme modèle à suivre dans vos conversations, la jeune fille de Nazareth, Marie, votre aimable patronne. Voici quelques lignes du charmant portrait que fit d'elle, jeune encore, l'évêque saint Ambroise :

« Elle parlait peu, *verbis parcius* ; lorsqu'elle était obligée de parler, son langage était toujours mesuré, plein de retenue et de réserve, *verecunda sermo* ; et jamais on ne surprit sur ses lèvres une parole irritante ou déplacée *uhil in verbis procaz*.

Puisse-t-on désormais en dire autant de chacune de vous ! Outre le bon exemple qui en résultera pour vous, vous aurez trouvé le moyen le plus sûr d'être toujours en paix avec Dieu, avec le prochain et avec vous-mêmes.

SANCTI BONAVENTUREA

ORD. MIN. EPISC. CARD. ET ECCL. DOCTORIS. SERAPH.

BREVILOQUIUM

Adjectis illustrationibus ex aliis operibus ejusdem S. Doct. depromptis tabulis ad singula capita et appendixibus opera et studio

P. ANTONII MARIAE A VICENTIA

REF. PROV. VENEETAE, LE T. THEOL. ET MINISTRI PROVINCIALIS

Editio altera ab auctore recognita

1 vol. in-4° de XVI-708 pages...\$2.00

« Le *Breviloquium* de saint Bonaventure est un abrégé de théologie à l'usage de ceux qui, voulant acquérir cette science, ne parviendraient pas facilement à la recueillir dans les saintes Ecritures et les volumineux ouvrages où elle se trouve disséminée. C'est, avec *l'itinerarium mentis in Deum*, le traité le plus important et le plus remarquable que le Docteur séraphique nous ait laissé.

« Le P. Antoine Marie de Vicence, provincial des Franciscains réformés de Venise, ne s'est pas contenté de reproduire, à l'aide des manuscrits du treizième et du quatorzième siècle, ainsi que des anciennes éditions, le texte authentique du *Breviloquium* ; il y a joint de nombreuses explications empruntées aux autres ouvrages de saint Bonaventure et, dans des appendices qui suivent chaque partie, il s'est efforcé de mettre le lecteur au courant des controverses qui se sont produites plus tard, et les décisions émanées de l'Eglise pendant les siècles suivants. Nous devons mentionner aussi les tableaux, qui permettent de saisir d'un seul coup d'œil le plan suivi par le saint Docteur ; ces tableaux ont été dressés avec beaucoup de soin et ils ne laissent rien à désirer au point de vue de l'exactitude. En un mot, le P. Antoine Marie de Vicence n'a pas imité ces éditeurs qui, réimprimant les in-folios du Moyen-Age, n'y ajoutent pas les éclaircissements rendus nécessaires par la marche du temps, les progrès des sciences et les modifications que le monde a subies. Si l'on veut faire reprendre l'étude des scolastiques, il faut, par des notes et des commentaires, rendre leurs ouvrages accessibles à tous ceux qui s'occupent de théologie.

« Le P. Antoine Marie de Vicence a fait imprimer sa première édition du *Breviloquium* à Venise, il y a environ six ans. La nouvelle édition, revue et complétée, vient de paraître à Fribourg en Brisgau, chez M. Herder, libraire-éditeur, qui n'a rien négligé pour donner à l'exécution matérielle de l'ouvrage toute l'élegance et toute la correction désirables. Le format in-4° a permis de tout réunir en un seul volume de 700 pages. Les caractères employés sont tous très élégants et très nets. Le texte même du *Breviloquium* est imprimé en caractères assez grands ; ceux des appendices et des notes tirées des autres ouvrages du Docteur séraphique, sont beaucoup plus petits, mais on peut les lire sans aucune fatigue. En tenant compte de la beauté du papier, il devient incontestable que M. Herder nous a donné une édition de luxe.

« Depuis la publication de l'Encycli-

que *Acterni Patris*, toutes les personnes qui s'occupent de théologie cherchent à se procurer les principaux ouvrages des scolastiques. Après la somme théologique de saint Thomas, l'on ne saurait certainement rien trouver de mieux, en fait de dogme, que le *Breviloquium* de saint Bonaventure. » (Revue de la Suisse catholique, Fribourg.)

« The present editor of this classical work has rendered its study pleasant and easy by his copious notes taken principally from other writings of the Saint. They are calculated to remove any difficulty that might arise to the modern student in the perusal of a work six hundred years old. Thereby it has become, we venture to say, more suitable "for beginners" in the study of ancient authors, than the Summa of St. Thomas.

« Mr. Herder has brought out this work in his best style. The text is printed in very large, beautiful type ; the notes, which are very copious and generally extend many pages beyond the text, in smaller, but equally clear and sharply cut type, and in a manner, that the reader is never for a moment at a loss to know, whether he is to relegate the matter to text or notes. This splendid work ought to be in the hands of all that are desirous of carrying out the intentions of the Holy Father in regard to scholastic studies.

(Niagara Index. Suspension Bridge. 1882. Nr. 14.)

LE DOUTE ET SES VICTIMES

DANS LE

SIECLE PRESENT.

PAR

M. BAUNARD,

Prélat de la maison de Sa Sainteté, Supérieur du Collège Saint-Joseph de Lille, Professeur aux Facultés Catholiques, Docteur en Théologie, Docteur ès Lettres

SEPTIEME EDITION.

1 vol. in-12\$1.00

CHAPITRE IV

Je me plains de moi-même, qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, r jeté ma pudeur naturelle, tué en moi la foi et l'amour.

GEORGES FARCY.

Georges Farcy, demi-philosophe et demi-poète, appartient à l'école de M. Cousin par son éducation et ses premiers travaux.

Après une enfance passée sous la tutelle d'une vieille grand-mère, et dans un pensionnat du faubourg Saint-Jacques, d'où il se rendait aux classes du collège Louis-le-Grand, l'orphelin fut admis à l'Ecole normale, en 1819, un peu après Jouffroy, et au-dessous de lui. Mais comme lui, à la fois penseur et écrivain, il passait ses journées à traduire les éléments de la *Philosophie de l'esprit humain* par Dugald-Stewart, et la nuit il rêvait quelques pages romanesques où se révélait, non moins que l'at-ticisme de son goût, les courants un peu aventureux de sa vie. M. Cousin eut bien vite distingué ce jeune homme, qui devait être l'Alcibiade de son Académie. Il l'aima, et Farcy le paya de retour. Aussi, lorsque l'Ecole normale fut dissoute, le disciple ne voulut pas abandonner son maître. Il prit une petite chambre à côté de la sienne dans la rue d'Enfer, afin de suivre ses leçons et de consoler sa disgrâce. M. Cousin l'eut rapidement gagné à ses doctrines ; Farcy devint éclectique, sceptique, je ne sais quoi. D'ailleurs peu lui importait tel ou tel système, et quand vint l'heure de l'action pratique et publique, laissant complètement de côté les théories de l'école, il n'en retint qu'une conclusion, celle de la libre pensée, qu'il se hâta de traduire par la libre existence.

Dans l'instabilité de cette vie dévoyée, il est facile de distinguer quatre phases qui ne sont que quatre manières d'être, ou quatre applications du scepticisme pratique.

Georges Farcy commence par une période d'émancipation morale, laquelle est presque toujours la première conséquence que l'on tire du doute. Il était, précepteur auprès du jeune fils de Mme de Narischkine quand, las d'une position qui lui semblait un abaissement et une servitude : « Laissez-moi je veux être libre, » écrit-il en septembre 1826. Puis le voici qui s'embarque pour cette Italie où son âme allait faire un lamentable naufrage. « Que j'y ai mal employé de temps et de forces ! disait-il lui-même dans une de ces lettres ; ai-je mérité ma liberté ? Quand je pense que je n'avais plus alors que des reminiscences d'enthousiasme, que je regrettais la vivacité et la fraîcheur de mes sensations d'autrefois !... Mais la pureté de l'âme, mais les croyances encore naïves, mais les rêves qui embrassent tout parce qu'ils ne reposent sur rien, c'en était déjà fait pour moi. Je ne voyais qu'un présent dont il fallait jouir, parce que je n'avais ni richesses ni bonheur à faire partager à personne, parce que l'avenir ne m'offrait que des jouissances déjà usées, avec des moyens plus restreints ; et ne pas croire dans la vie c'est déchoir. »

Hélas ! la déchéance était déjà accomplie, et si vous voulez savoir où Farcy a laissé les épaves de son âme, vous relirez ses vers, vous parcourrez les lettres où il dit en parlant de cette fatale Naples où il se plaisait trop : « Il y a là une atmosphère de volupté grossière qui relâcherait les cœurs les plus forts. Ceux qui viennent en Italie pour refaire leur santé doivent porter leurs projets de sagesse ailleurs. » C'est là, au sein de cette ville qui, au dire des anciens, avait été bâtie sur le tombeau d'une sirène, que la ruine de sa vertu suivit celle de sa foi. Vous la visiterez peut-être un jour, avant de mourir. Et si, dans ce beau golfe, en vue de Sorrente, de Capri, d'Ischia, la vague voluptueuse vient jeter à vos pieds une branche verte encore, qui a perdu ses fleurs, flétrie, souillée d'écume, pensez à Georges Farcy et pleurez sur lui.

Lorsqu'on a parcouru cette première période, celle des sensations, et qu'on en est sorti saturé et blasé, il n'est pas rare qu'on se rejette de la vie de plaisir dans la vie des affaires. Il ne s'agit plus alors de rêver et de chanter, mais de gagner pour jouir ; l'âme s'est rétrécie en se refroidissant, l'idéal a baissé ; du Panthéon on l'a fait descendre à la Bourse, et les spéculations sur la hausse ou la baisse remplacent désormais les méditations sur le beau, le bien, le vrai, qu'on laisse aux idéologues, aux écoliers et aux femmes.

Georges Farcy descendit cette seconde pente. Il alla d'abord chercher fortune à Londres ; et, ne l'y trouvant point, il s'associa je ne sais quel exploitateur habile et fit voile avec lui pour le nouveau monde. « J'ai quitté Londres le lundi 2 juin 1828, dit-il dans une lettre. J'ai encore une fois éprouvé combien les émotions, dans ce qu'on appelle les circonstances solennelles, sont rares pour moi. J'ai quitté l'Angleterre pour l'Amérique avec autant d'indifférence que si je faisais mon premier pas pour une promenade d'un mille. Il en a été de même pour la France... »

La fortune le trompa comme avait fait le plaisir. A peine eut-il pris terre à Rio-Janeiro, qu'il regretta le temps, la peine et l'argent qu'il y était venu perdre. « L'amour de m'enrichir m'a séduit, écrit-il ; j'ai résisté à mes penchants qui me portaient à la vie solitaire et contemplative... Si je m'étais décidé à quelque dépense, j'avais la Grèce sous les yeux où je vivais avec Molière (le Philhellène), avec qui j'aimerais mieux une mauvaise tente qu'un palais avec l'autre. J'ai sacrifié tous mes goûts, et me voilà à deux mille lieues de mon pays, sans ressources, sans occupations, forcé de recourir à la pitié des autres... Enfin, pour terminer peut-être ma peine et cette plate comédie, voici un duel qui m'arrive pour demain avec un mauvais sujet... Je dois avouer que je ne sais comment les dieux prendront cette dernière folie. Je ne sais, oui c'est le seul mot que je puisse dire. »

Ce mot est celui d'un sceptique, et celui qui précède « les dieux, » est celui d'un païen. C'était le dernier mot de sa philosophie ; et il faut convenir que ce n'était pas la peine d'avoir été le traducteur de Dugald Stewart et l'élève chéri du maître de l'éclectisme, pour aboutir à ce suicide intellectuel et à ce suicide moral. Georges Farcy était las et ennuyé de lui-même. Il était de ces jeunes hommes, comme notre siècle en rejette par milliers chaque jour de l'école dans la rue, esprits sans fixité parce qu'ils n'ont pas de foi, et dont la volonté, dénuée de point d'appui, ne peut soulever le saint fardeau du devoir humble et fidèle ! Qu'il faut plaindre ces jeunes hommes ! Ils sont désabusés avant d'avoir vécu ! ils n'ont pas de passé et ils n'ont pas le courage de se faire un avenir ! Leur vie s'épuise sans cesse en desirs toujours mourants, en projets sans consistance : génération étrange qui s'avance, tête baissée, vers un terme inconnu, pleine d'aspirations, vide de résolutions : car « un goût vague, ainsi que Farcy l'écrivait, ne suffit pas à lui seul ; et c'est pourquoi, ajoute-t-il, il est si aisé au premier venu de me faire abandonner ce qui tout à l'heure me semblait être ma vie. » Ainsi cet infortuné s'est-il peint lui-même à Rio Janeiro, manquant à la fois de convictions et de forces, se reposant dans ce qu'il nomme « le sombre plaisir d'un cœur mélancolique », et se levant la nuit, pour savourer, sous le ciel étoilé des tropiques, « le calme doux et la pénétrante tristesse qui tombe alors sur le cœur, goutte à goutte, comme la fraîcheur du soir. »

La France revit Farcy en 1829. Il obtint de professer la philosophie dans une institution de libre exercice, à Fontenay-Roses. Il s'était loué près de là, dans le vallon d'Aulnay, une petite maison où il semblait se plaire. Le poète, cette chose ailée, avait changé de chimère ; sa vie était entrée dans une troisième phase. Après les aventures romanesques et les ambitions de fortune déçues, c'était la vie champêtre qui avait ses préférences. Il n'est pas rare de rencontrer ces rêves idylliques chez les pauvres égarés qui, avides de bonheur, demandent à la nature ce qu'ils n'ont pas voulu demander à la vertu.

Là, dans le court espace de calme extérieur que la campagne lui donna, Georges Farcy écrivit cette note : elle est en même temps sa confession sommaire et son testament moral :

« Je rends grâce à Dieu :
« De ce qu'il m'a fait homme,
« De ce qu'il m'a fait Français,
« De ce qu'il m'a fait plutôt spirituel et spiritualiste que le contraire, plutôt bon que méchant, plutôt fort que faible de caractère. »

Mais Farcy ajoutait :
« Je me plains du sort, qui ne m'a donné ni génie, ni richesses, ni naissance.
« Je me plains de moi-même, qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, rejeté ma pudeur naturelle, tué en moi la foi et l'amour. »

Ces remords prouvaient du moins que la foi, la loi morale, pouvaient ressusciter dans cette âme sincère. Il en avait conservé l'idéal dans son cœur, et, à la veille de mourir, il lui fit son adieu dans cette belle pensée :

« Chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun de nos actes est un des traits dont se forme notre image. C'est à la nature à décider si ce sera la statue d'un adolescent, d'un homme mûr ou d'un vieillard. Pour nous, tâchons seulement qu'elle soit belle et digne d'arrêter les regards. »

Mais lui-même, de quelle argile allait-il pétrir cette statue de sa vie, et à quelle ressemblance ? Comment allait se poursuivre cette existence si jeune, et cependant déjà brisée et reprise tant de fois ? La révolution de Juillet trancha la question par une catastrophe.

Farcy venait d'écrire sur son journal la célèbre épithète des compagnons de Léonidas, quand le canon de l'insurrection se fit entendre dans la rue. Il était depuis longtemps un des zéloteurs de la révolution dans la presse, et l'ayant vivement défendue avec la plume, il jugea qu'il était temps de la soutenir avec les armes. Qui donc se dévouera, dit-il à un ami, si nous qui n'avons ni femme ni enfant nous ne bougeons pas ? Il prit